

Théâtre en mai : notre triple critique de L'Avare



A la rédaction du Miroir, on ne voulait pas passer à côté de L'Avare joué au théâtre Mansart dans le cadre de Théâtre en Mai. Comme pour *War Sweet War*, on s'est battu pour décider qui irait et on a fini par y aller à trois. Une triple critique pour vous donner des avis différents sur une pièce qui décoiffe, que la génération Y adore et que les autres détestent.

Au XXI^e siècle, Elise et Cléante, les enfants d'Harpagon le célèbre Avare, tentent de demander l'argent qu'ils pensent leur être dû à leur père. Leurs amis La Flèche, Marianne et Valère les accompagnent ainsi que Frosine, sorte de maman bonne à tout faire... Tous se questionnent sur leur place dans le monde, la place du fric, l'avenir.

MARION : "LE MOLIÈRE QUI PARLE AUX JEUNES"

Avant la moitié du spectacle, des spectateurs se lèvent et sortent. Ce sont des adultes, des têtes blanches. Les ados, eux, restent scotchés à leur siège, tous yeux et oreilles ouverts pour ne pas perdre une phrase de cette version de L'Avare de Molière. "Mais qui ? Qui ?" Doivent se demander en ce moment même tous les profs de lettres de France, qui donc a réussi le tour de force de présenter une version de L'Avare capable d'exciter les jeunes du XXI^e siècle au point de les faire hurler de rire (!). Pas Molière en tous cas.

Ici, sur scène, la génération Y retrouve tous ses codes. Et le plus ancré, c'est la télé-réalité : nous aussi, on se cale dans notre fauteuil de théâtre pour deux heures en prime time aux dialogues débilissants - merveilleusement joués - avec un casting aussi cliché que dans une de ces comédies que nous inflige la culture *mainstream*, et qui finit par s'implanter profondément dans le cerveau des jeunes. Le bobo barbu (Cléante), la bimbo de campus américain (Marianne), la zoulette de quartier (Elise), le gadjo ringardos (La Flèche), la lesbo too much (Valère) et la catho à la masse (Frosine). Sans intérêt me direz-vous ?

“ Mon style, je le porte sur moi, c'est bagage léger, je surfe entre les infrastructures ”

Vous êtes loin du compte ! Car c'est justement là que le message transpire. Au milieu de ces resucées de hits radio omniprésents comme une playlist greffée dans le cerveau d'un ado, de ce joyeux bazar de philosophie de la punchline déclamée en français : "Mon style, je le porte sur moi, c'est bagage léger, je surfe entre les infrastructures", au milieu de tout cela, j'ai vu poindre le non-sens d'une génération perdue. Qui ne trouve ni sa place, ni son message.

Mais c'est une jeunesse bourrée de colère, d'exultation, de nervosité, de frustrations, handicapée de ne pouvoir les exprimer clairement. Alors la tension monte sur scène, condensée par l'effet de groupe et le manque de mots. Ils en inventent : l'Avarpagon, c'est leur cible. Ce symbole du fric auquel il n'ont pas accès. L'Avare ultra-moderne est jouissif, l'équipe d'acteur,s engagée.

Le message : "Vieux, laissez-nous la place". Universel, actuel, urgent.

NICOLAS : GÉNÉRATION PERDUE

Amère tableau que dessine cette version moderne de L'Avare de notre génération. Et si nous n'étions que d'odieux petits cons incapables de rien, voulant tout mais ne sachant qu'en faire ? Ce que réclament les cinq jeunes de la pièce, c'est "du fric" pour "faire leur vies". Combien ? Et comment ça, faire sa vie ?, interpelle l'invisible Harpagon. Bredouillement, hésitation... On ne sait pas en fait.

Qu'il est agaçant, le Cléante version 2014. Bon uniquement à se lancer dans des tirades sans substance, des discours passionnés mais stériles. De la bonne masturbation intellectuelle, exaltée mais futile. On l'aime pourtant, ce Cléante perdu, flottant. Si ces mots glissent, presque projetés, il peine à leur donner un sens. Comme un reflet d'une génération que l'on dit hyper-connectée au point de ne plus savoir communiquer, abîmée dans un nombrilisme désespérant.

Quant à Marianne, rêveuse Marianne, ses chimères, pour autant touchantes qu'elles soient, provoquent l'exaspération. Elle ne fait que planer, soupirer sans jamais passer à l'action pour changer la donne. Le miroir que tend la pièce renvoie à une insupportable passivité prêtée à une génération gâtée.

Et si c'était une révolte ? Voilà que le franglais sporadique laisse place, quand on le veut bien, à un langage des plus éloquent. Vous nous avez dit perdus, incapables ? Et bien on va vous montrer ce qu'est être borné et médiocre. On ne lui a pas laissé la chance d'exister pour elle-même, alors cette génération adolescente adresse un doigt d'honneur géant à toutes celles qui l'ont précédée. Comme ces dernières l'on fait avant elle. Cette révolte, elle n'a même pas besoin d'avoir de sens. Ha, qu'il est bon d'être jeune et en colère.

VALENTIN : UNE JEUNESSE ENTRE DEUX-EAUX

*Oh no, not me,
I never lost control
You're face to face*

With the man who sold the world

La pièce débute sur un karaoké, une bande de 5 jeunes reprend en chœur *The Man Who Sold The World*, une version de Nirvana elle-même reprise à David Bowie. Une chanson délicate aux paroles torturées et bicéphales, mais qui pose les bases ô combien importantes de la représentation. Personne n'a véritablement saisi le sens caché derrière la musique qui fait référence à un *doppelgänger* fidèle au folklore allemand, la nationalité de l'auteur de la pièce, Peter Licht.

D'ailleurs, ce ne sera pas la seule chanson des deux heures de spectacle, *Creep* de Radiohead confirmera cette tendance de dualité. Des jeunes populaires qui glandent à longueur de journée mais qui confrontent leurs désirs d'avenir à la dure réalité. Et cette réalité est représentée par Harpagon, le père d'Elise, sapée de *streetwear* et très branchée culture de rue, et Cléante, un dandy feignant comme pas deux, bloqué dans ses idéaux. Ses deux rejetons sont en pleine puberté, entre "14 et 88 ans", et tout ce qu'ils veulent, c'est de l'argent facile, sans lever le petit doigt. Evidemment, Harpagon rejette chacune de leur demande, arguant qu'il préfère leur offrir une véritable vie, celle qui s'acquière en étant actif.

L'Avare de ce 3^e millénaire est un savant mélange pop - la musique, les objets, ce poster de Rambo - et punk - une scène décrépie et sale, l'impression que le temps est lent et qu'il n'y a rien à faire pour y échapper. En se réappropriant une partie de la pièce originale, Peter Licht peint là sa vision de la jeunesse, celle-ci qui n'est pas évaluée par son âge mais par sa mentalité. Celle qui est victime contre son gré d'un monde trop compliqué pour son esprit débile. Celle qui est détournée des véritables enjeux de son destin par des futilités aléatoires.

C'est aussi une confrontation entre les générations. L'une qui est sûre de ses acquis et de son expérience, l'autre étant persuadée d'incarner le futur de la société parce qu'elle est à son front. Et c'est parce que cette jeunesse est sensée tracer le chemin de notre futur que beaucoup se perdent en chemin, écrasés par les impératifs de production au nom du Travail, lui qui détermine qui se place où sur l'échiquier sociétal. Définitivement, Cléante et sa bande sont des pions égarés, à deux doigts de sortir du jeu.

Valentin Euvrard, Nicolas Boeuf et Marion Chevassus

| 29 mai 2014

www.miroir-mag.fr/60522-theatre-en-mai-notre-triple-critique-de-lavare